

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 JUIN 1894

## SOMMAIRE

TEXTE — Chronique : A l'étranger, par A. d'Audeville — Poésie : A M. Ernest Gagnon, par W. Chapman. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ — La guillotine à Paris. — Le commis-voyageur il y a un quart de siècle (avec gravures). — Notes et impressions. — Lettre de Buenos-Ayres, par Antonio Chord. — Pas rare chez les Canadiens, par P.-G. R. — La grue blessée, par Von Kleise. — La colonne Vendôme, par P. Colonnier. — Souvenir de la campagne d'Italie, par Les Bressans. — Carnet de la cuisinière. — Un conseil par semaine. — Usages et coutumes, par Ann Sèph. — Notes et faits, par Le chercheur. — Nouvelles à la main. — Le jeu d'Échecs. — Choses et autres — Feuilletons : Le secret d'une tombe, par Émile Richebourg ; Les mangeurs de feu, par A. Jaoliot.

GRAVURES. — La guillotine à Paris : L'exécution de l'archevêque Henry. — Portrait de M. C.-N. Robitaille. — Les danseuses Javanaises (double page). — Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

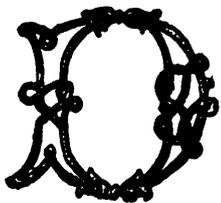
Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## AVIS

Notre agent, M. P. Henri, fait actuellement sa tournée. Il est muni de notre autorisation, et nous espérons que le public lui fera bon accueil et lui continuera son patronage.

L'ADMINISTRATION.



Des choses étranges se passent en ce moment dans l'Inde mystérieuse, non sans causer des craintes légitimes à la colonie et au gouvernement anglais.

En 1857, lors de la terrible révolte des cipayes, qui faillit triompher dans l'Hindoustan de la puissance britannique, des gateaux de formes bizarres, dont on ne put jamais découvrir le lieu de fabrication, circulèrent en grand nombre de mains en mains, dans toute la presqu'île. C'était le signal de la révolte. En même temps, les mutineries des compagnies de cipayes se multipliaient de tous les côtés, signes précurseurs du formidable orage qui allait éclater.

Or les mêmes faits se reproduisent aujourd'hui. D'une part, des signes mystérieux, faits sur les arbres, sans qu'il soit possible d'attribuer leur apparition, à raison de leur nombre et de leur simplicité dans toute l'Inde anglaise, à une autre cause qu'à un vaste complot, dont les conjurés doivent être répandus dans tout le pays, semblent

servir de signal convenu pour l'exécution de projets qu'on ignore, véritable mot d'ordre, dont la police reste impuissante à pénétrer le sens.

D'autre part, on signale tout récemment quelques mutineries de cipayes ; à Bombay, deux compagnies du 17<sup>e</sup> régiment d'infanterie se sont présentées en désordre à la parade, pour protester contre l'incorporation d'un détachement qui froissait leurs préjugés de caste, les chefs ont été arrêtés et réprimandés, mais le lendemain les deux compagnies mutinées se sont encore présentées en désordre, réclamant la mise en liberté des prisonniers.

Ce ne sont là que des faits insignifiants en apparence, mais ils peuvent être au contraire considérés comme très importants, éclairés par l'expérience du passé ; il ne faut d'ailleurs pas oublier que l'Angleterre n'entretient aux Indes que quatre-vingt mille hommes de troupes européennes, bien faible appoint pour maintenir sous le joug rigoureux d'une domination détestée, une population de deux cent cinquante millions d'Hindous.

De graves nouvelles pourraient nous venir de ce côté.

\* \*

Tout le monde aujourd'hui se mêlant d'écrire, il n'est pas surprenant que les princes et les souverains apportent leur goutte d'encre au torrent qui menace de submerger le monde.

Après la royale personnalité qui se cache sous le nom de Carmen Sylva, après la reine Victoria, l'empereur Guillaume, le roi Oscar de Suède, le schah de Perse, le roi Charles de Roumanie vient d'entrer dans cette société des gens de lettres couronnés, en publiant ses *Mémoires*. Il y raconte comment il monta sur le trône de Roumanie, et son récit est instructif.

L'Allemagne ne pouvait alors, c'était en 1866, accorder son approbation officielle au prétendant, que les Roumains appelaient de tous leurs vœux. Assez embarrassé, le prince de Hohenzollern alla secrètement consulter M. de Bismarck, qui le gratifia de ce conseil d'ami :

« Quittez la Prusse, voyez l'empereur Napoléon pour vous assurer de sa neutralité, écrivez au Czar, ne vous inquiétez pas de l'Autriche, à laquelle de notre côté nous allons donner du fil à retordre, et filez rapidement sur Bucharest ; en politique, il n'y a rien de tel que le fait accompli. »

Le chancelier avait raison, et le conseil était bon. Quelques jours après, sa valise à la main, le prince de Hohenzollern débarquait à Bucharest et montait sur le trône.

\* \*

Avec l'apparat usité en ces sortes de cérémonies, le roi des Belges, accompagné de la comtesse de Flandres et des princesses de leur maison militaire, des ministres, du corps diplomatique et d'une suite nombreuse, a ouvert dernièrement l'exposition universelle d'Anvers.

Les restaurants bondés, les rues pavisées, l'exposition transformée en fourmilière regorgeaient de visiteurs que, depuis trois jours, les trains déversaient sur la ville.

Nous connaissons par expérience l'encombrement de ces cohues, complément nécessaire de l'ouverture officielle, au milieu des routes mal tracées, des galeries à moitié vides, des caisses de déballage et des ouvriers de tous les corps de métiers, et le tableau n'a rien de séduisant.

\* \*

Pour en revenir aux Anglais, dont les inquiétudes coloniales, qu'ils dissimulent du reste, n'absorbent pas toutes les préoccupations, ils sont, paraît-il, fort en peine de trouver un animal qu'on ne rencontre pas couramment dans le commerce, chose naturelle, car le besoin s'en fait sentir pour bien peu de gens. Le Maséum de Londres réclame en vain, depuis plusieurs mois, une paire de girafes et promet vingt-cinq mille francs à celui qui répondra à son désir.

Si considérable que soit la somme, elle est fort insignifiante, comparée aux frais qu'entraîne la capture de ces animaux, et le seul énoncé des dif-

ficultés de toutes sortes est bien fait pour donner à réfléchir aux plus hardis explorateurs. Comme vous n'avez probablement pas eu plus que moi l'occasion de chasser la girafe, vous ne vous doutez probablement pas de ces difficultés.

La girafe, le seul mammifère qui puisse rester pendant des mois sans boire une goutte d'eau, se retire, pour faire ses ennemis, l'homme et le lion, dans des endroits très éloignés du moindre ruisseau ; il ne faut pas songer à capturer des adultes qui se feraient tuer plutôt que de se soumettre à l'homme ; mais les jeunes girafes, qui ne partagent pas les goûts sobres de leurs parents, ont un excellent appétit, et pour le satisfaire au retour, les chasseurs doivent se faire escorter de six chammelles, fatutes nourrices des captifs. Puis pour désaltérer toute l'expédition, jusqu'au fond du pays de la soif où se réfugient les girafes, cavaliers et chevaux indispensables pour forcer ces animaux, chammelles nourricières et conducteurs, il faut emmener de nombreux attelages de boeufs, traînant des tonneaux d'eau, non seulement pour tout le personnel, mais pour eux-mêmes et leurs charretiers ; bref un petit corps d'armée d'une centaine d'hommes et de deux cents bêtes est à peine suffisant à la capture d'une girafe, et il est certainement beaucoup plus aisé de réduire une peuplade de ces contrées que de s'emparer d'un seul de ces animaux.

\* \*

Un juge du tribunal de Liverpool, M. Behrend, vient de donner à l'Angleterre et au monde un bel exemple de désintéressement et d'équité, qui ne laisse pas que d'avoir pour tant son petit côté plaisant.

Les cuisinières anglaises répugnent, paraît-il, à la fréquentation des ramoneurs, et lorsque la suie encombre leurs cheminées, elles se contentent d'y mettre le feu. Ce procédé sommaire ne va pas sans quelques dangers dans les villes populeuses, et, la police anglaise se refuse à en admettre la légitimité.

Cinq délinquantes se trouvaient appelées, l'autre jour, devant le tribunal où siège l'honorable M. Behrend, et l'une d'elles était sa propre cuisinière.

Ce magistrat admirable condamna d'abord sa domestique à payer l'amende, puis, se déclarant civilement responsable, avec un flegme tout britannique, sortit six *shillings* de sa poche, les remit entre les mains du greffier, et continua, la conscience en repos, à juger les autres, après s'être si équitablement jugé lui-même.

\* \*

Nous sommes à l'époque de l'année où la misère étant moins grande, les grèves sont plus nombreuses.

De Vienne, on en annonce une d'un genre nouveau : les nourrices de la ville se sont constituées en syndicat et menacent d'abandonner leurs nourrissons si on ne leur accorde augmentation de salaire et diminution de travail, ce qui est la base fondamentale de toutes les grèves, et une gratification de trente florins à leur sortie, venant s'ajouter aux quinze florins de gages mensuels exigés.

Très exigeantes, les nourrices Viennoises, mais ce qui fait croire que les parents seront obligés de céder, c'est que les nourrissons ont pris le parti de leurs nourrices.

A. D'AUDEVILLE.

Le rêve réalisé devient souvent le malheur. — Mme OCTAVE FEUILLET.

L'attention est la probité de l'intelligence. — CH. GOUNOD.

Il y a des cas où c'est le mot qui fait la chose. — DUC DE BROGLIE.

Nos yeux, mes cher amis, ne nous sont pas donnés pour pleurer nos propres malheurs, mais pour regarder le ciel d'où coule la source de toute consolation et d'où seul nous devons en attendre. — PASQUIN.